

## 8 : Tokyo, comme je l'ai vu (26 octobre - 7 novembre 2004)

*Le courrier de Cassandre n°8 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert le 17.02.05 par Pierre Gentelle.*

« Les maisons d'Yédo (Edo = Tokyo), comme toutes celles des autres villes du Japon, ont deux niveaux, dont le premier est rarement habité. Elles sont couvertes de tuiles. » (Ch.P. THUNBERG, *Voyages au Japon*, trad. par L. Langlès, revus par J.-B. LAMARCK, Paris, An IV [1796]). Cette déclaration péremptoire n'est pas devenue fausse aujourd'hui (une pensée pour Philippe PONS, *D'Edo à Tokyo*, Gallimard, 1988). De ce tapis de dizaines de milliers de maisons surgissent, pousses de bambous d'un nouveau genre, les immeubles de plusieurs étages et les tours aux architectures flamboyantes. Dont la mairie de Tokyo, œuvre toute récente de l'architecte TANGE Kenzo, qui offre au 45<sup>e</sup> étage le panorama époustouflant d'une ville dont on ne devine même pas les limites. J'ai aimé trop de choses pendant cette tournée de dix jours dans Tokyo et alentour pour avoir le temps d'en évoquer la moitié. En premier, cette apaisante sensation de propreté à tous les niveaux (que les Parisiens sont sales : toilettes des cafés, merdodromes dessinés par les toutous dans les rues, chewing-gums écrasés sur les trottoirs, métro tagué et griffé !), l'absence de motos (chez le premier constructeur mondial, c'est à noter d'emblée). Et aussi la répartition bien peignée du sol urbain en petits carrés ou rectangles occupés chacun par une maison séparée soigneusement de la voisine (interdiction juridique du mur mitoyen, séismes ?), la volonté - voire la manie - de mettre partout, dès que possible, un morceau d'herbe fraîche ou d'arbre taillé entre béton et macadam.

Depuis la chambre 608 de la Maison franco-japonaise - architecture nouvelle : les services, toilette, bain, placard sont adossés au cœur du bâtiment où circulent de bas en haut les fluides ; les deux murs ouest et sud sont remplacés du haut en bas par d'immenses vitres qui exigent une climatisation permanente et donnent l'impression d'une chute imminente dans la rue, six étages plus bas, dès qu'on s'en approche pour regarder à nouveau le travelling offert -, je me délecte du paysage. Ce jeudi 4 novembre en particulier, vers 5 h 30, apparaît en plein sud-ouest le mont Fuji (Fuji *san*, « aimé et honoré » Fuji). C'est une surprise d'après pluie, réservée d'habitude à l'hiver, ce cône tronqué rose dans la gloire dorée du soleil levant. Photo. Vers 7 h, de rares passants en chemisette, les premiers enfants des écoles canalisés aux carrefours par des vieux à sifflets et à bannière jaune. Vue d'en haut, dans la rue encore grise et humide de la nuit, la grosse lampe en papier aux énormes caractères noirs de la boutique où j'ai dîné hier soir d'un bol de nouilles est allumée. J'ai faim, trois silhouettes sont attablées. Je « coulisse » la porte - on n'est pas ici dans le monde du *push-pull*, notre tirer-pousser qui fait tant battre les portes et si peu les cœurs. Bonjour, bon matin plutôt, me dit-on aussitôt et moi, élève docile et tout neuf, de répondre un *o-hayô gozai mas* qui a fière allure (du moins je le pense). Je découvre en même temps avec horreur qu'on ne sert pas : les trois sont en train de préparer les nouilles de midi et les légumes pour les sauces. Parmi vingt sourires - il n'y a pourtant que trois hommes - on me montre aussitôt un faux bol de nouilles (geste) qu'on fait mine de remplir (geste) et de mettre au feu (geste). J'acquiesce (geste) avec embarras et satisfaction. Un des trois se lève, prépare le bol, s'en fait un au passage, j'ajoute au mien de la sauce de soja, un fond de soupe juste cuit et hop, avec les baguettes, nous voilà à slurper de conserve, car les nouilles, ça doit s'aspirer avec bruit. Payer combien ? (je geste...). Rien, rien, pas du tout (geste ferme de dénégation). Moi insister. Rien, rien non, c'est fermé (geste, avant-bras en croix). Bon, cent vingt sourires réciproques, mon *basic japanese* réapparaît, *sayonara*, *arigato*, ou l'inverse plutôt, d'abord merci et après au revoir.

Les Japonais sont certainement le peuple le plus poli de la Terre. Pour les autres qualités, patience, discipline, organisation tout ce qu'on lit dans les livres de voyage est vrai. Allons, en route pour les journées scientifiques françaises où je dois présenter le CD-Rom sur la géohistoire de Hong Kong. Métro = facile depuis que j'ai compris comment ça marche. Je me rends compte que, depuis quelques jours, je me sers beaucoup, pour me repérer dans la ville, des *kanji* - les caractères chinois. Si tout était écrit en *katakana* ou en *hiragana* - les fameux « vermicelles », comme disent les Français de passage -, je me trouverais aussi démuni qu'eux. À la sortie, traversée du parc du sanctuaire Meiji, une forêt en plein cœur de la ville où l'on n'entend que les corbeaux. Tiens (différence culturelle ?), ils font â, ââ, ââ, ââ, sans jamais passer à b (question d'absence d'alphabet, j'imagine ?), alors que les corbeaux périparsiens font croâ, croâ (question de religion, je suppose ?). Depuis huit jours à Tokyo, je n'ai rencontré qu'une femme enceinte. Observation pleine de sens démographique, ou alors ce n'est pas la saison où elles sortent... ? En revanche, coup sur coup, deux Japonaises avec des seins ! Enfin, les autres aussi en ont, petits, mignons, sympathiques et tout et tout, qui seraient mieux libres qu'en prison dans des tissus superflus, comme le voulait Sonia Rykiel en 1968. Mais les deux jeunes femmes, là, à quelques minutes d'intervalle, ça doit aller à vue d'œil jusqu'à un estimable 85 B européen ! Et voilà que l'après-midi, sur le chemin du retour, en photographiant au passage l'incroyable château Louis XIII en brique et craie tuffeau - même les ardoises viennent du Maine -, juste dix ans d'âge, construit au pied des tours massives de la fondation des bières Sapporo, où se sont installés en association, excusez du peu, Taillevent et Joël Robuchon (un dîner de gala est prévu dans quelques jours et le couvert est à un million de yen ; diviser par cent pour le prix en dollars et retrancher le cinquième pour le prix en euros), se met soudain à scintiller au soleil un bronze de Bourdelle (copie) d'une femme entièrement nue aux seins on ne peut plus japonais, un fruit au bout des doigts. Il y a des conjonctions, parfois, qui inclinent le géographe à la nostalgie au moyen de ce qu'on nomme réminiscences.

Puisqu'on est sur ce chapitre, vu aussi, en particulier dans le quartier branché de Roppongi, des centaines de jeunes Japonaises « tendance » à longue chaussure emmanchée d'un haut talon défilent dans la rue les pieds en dedans. Leur démarche devient un déhanchement accusé de tout le bas du corps tandis que le haut reste parfaitement en ligne. Allure qui rappelle celle (volontaire) des mannequins de collection - c'est d'ailleurs à peu près tout ce qu'elles ont en commun. Cet héritage serait ethno-génético-culturel et dû, dès l'enfance, aux longs agenouillements sur les tatamis, les fesses posées sur les talons, les orteils à l'intérieur et donc les ligaments croisés du genou complètement distendus. Et les hommes, diront les féministes ? D'abord, je ne les regarde pas. Ensuite, avec leur petite cravate, leur chemise blanche et leur ensemble costume-serviette noire, il n'y a rien à en dire si l'on ne va pas plus avant, ce qui n'est pas dans mes goûts.

Les arbres, ces jours derniers, ont enfin pris leur teinte rouge, les *prunus* en particulier, alors que les ginkgos restent impassibles en vert. Tous les autres arbres en sont encore aux variations du jaune, passant du doré à l'orangé - sauf les pins, cyprès, thuyas qui ne sont pas, après tout, des arbres mais des résineux à aiguilles, les houx (*hollywood*) à piquants, alors qu'un arbre vrai, ça devient dépressif en automne et ça fond en pleurs de feuilles mortes. Vu aussi, en allant écouter le 2 novembre un concert *shinto* d'instruments anciens dans les jardins du temple Meiji, une superbe exposition de chrysanthèmes - c'est juste la saison -, la plus belle fleur sans doute. Enfin, avec les roses de Bagatelle, les pivoines de Luoyang (Chine) en avril. Et puis aussi les iris de juin, les glycines, et tant de centaines d'autres fleurs, ne faisons pas de classement. Les deux derniers jours d'octobre, j'ai fait un tour vers le mont Fuji, dans les environs de Hakone, avec un ami japonais et sa femme. Forêts épaisses méticuleusement

entretenu, champignons sur des centaines d'étals au bord des routes, nuit dans un *ryokan* surtraditionnalisé au bord de sources chaudes, bain public, *onsen*, entre hommes nus et pudiques (pratique curieuse, un petit carré de coton blanc est tenu devant le sexe et ensuite posé sur la tête - je me dispense des deux gestes, ne sachant pas à quel rite (religieux ?) ça peut appartenir. Merveilleux dîner, le soir du 31 octobre, dans le mont Takao où un « restaurant » fréquenté par de riches Japonais et quelques Occidentaux - Australiens pour la plupart - n'est qu'une longue succession de pavillons éclairés dans la forêt, sur les deux rives d'un ruisseau où sont disposées roues à aubes, cascades imprévues, escaliers de mini chutes d'eau. Là se déploie tout l'art japonais de la construction d'un paysage naturel (une pensée pour Augustin BERQUE, *le Sauvage et l'Artifice*, une autre pour BARTHES, *l'Empire des signes*). Que Tokyo est loin et pourtant tout proche, dans un ciel brillant au lever des brumes matinales qui ont déposé dans la rosée les poussières diurnes de la veille.

Retourné, après quinze ans, au marché central au poisson de Tsukiji. Il est question de le raser et de le transporter à l'autre bout de la baie, car le terrain atteint là des prix astronomiques. Profitons des dernières chances de revoir en pleine action la criée au thon - mais il faut y être à 5 h 30 au plus tard - ainsi que les déballages successifs, par les petits grossistes, de l'incroyable diversité des poissons et coquillages qu'ils viennent de recevoir en caisses de plastique réfrigérées juste débarquées. À 4 h, le carrefour de Roppongi est encore plus animé que la veille au soir. Incroyable, la foule sur les trottoirs, les taxis au touche à touche sur quatre files, les restaurants pleins, les enseignes éclatantes, la gaîté malgré les traits tirés, la tendresse furtive qui jamais ne s'exhibe, les tours à l'architecture hypermoderne qui scintillent. Pigalle est une province, et encore pas des plus branchées. Jamais un klaxon, pas trop de bruit, même sur l'autoroute suspendue qui passe sur le boulevard au niveau du troisième étage. C'est que tout le monde attend l'ouverture du métro. Dans la journée, remontée de la rivière Sumida en bateau-mouche, depuis le port jusqu'au sanctuaire d'Asakusa : douze ponts, tous différents de forme et de couleur, ça fait un peu disneyland. Ce qui l'est moins, l'alignement de long des quais de petits tas recouverts d'une bâche d'un bleu municipal. En ces lieux, la ville tolère les SDF, s'ils acceptent de vivre en guildes auto-organisées et ne font pas de tapage (une pensée pour Jean-François SABOURET et ses *burakumin*). Asakusa, un quartier de ruelles et de maisons basses, un temple fameux et une longue allée de marchands comme il devait y en avoir sur le chemin de tous les temples du monde dès l'Antiquité. Des ex-voto (« fais réussir mon fils à son examen ! »), des lâchers de fumée d'encens, des fontaines de purification, et les marches au pied de l'autel où officient moines et devins. On jette une monnaie devant le dieu après avoir claqué des mains ou marmonné un vœu ou fait plusieurs inclinaisons du haut du corps et on retourne posément faire ses achats domestiques. Inévitable et probablement nécessaire mélange de la dépense sacrée et des dépenses profanes. Partout dans les environs, des gargotes extrêmement propres où chacun, visiteur ou pénitent, se restaure après les peines au moyen de sushi bien épais (je préfère le *sashimi* ; il y en a bien trop, hélas, pour les goûter tous).

Faudrait-il que je raconte les autres quartiers effleurés ? Shinjuku, ses bars à hôtesses (beurk) et les *pachinko*. L'exposition Matisse au musée municipal dans le parc d'Ueno, ouais ! Le subtil Korakuen, « jardin du plaisir dernier » : de belles variations à écrire sur ce qui devrait être offert à notre regard ultime. Les grands magasins de Ginza (Matsuya, Wako, Mitsukoshi, et aussi le nouvel immeuble Hermès de Renzo Piano). Le poulailler du théâtre *kabuki* où l'on peut ne voir qu'un acte, ouf ! Je ne veux pas écrire un compte-rendu de voyage. Juste ce que j'ai aimé, choisi, ou ce qui, soudain, s'est imposé à moi.

Une autre manière de faire, que j'aime dans les villes que je ne connais pas, est l'arpentage divagant. La surprise est partout. Mais ce soir du 4 novembre, invitation à la résidence de l'ambassadeur, pas question de flâner. Y aller à pied, en avance, pour apprendre un autre bout de ville. Après tout, il n'y a qu'un *mile* à vol d'oiseau. L'ennui, il fait nuit. Donc, bien se repérer. À gauche en sortant, petite rue en sens unique, en descente, rien que des maisons basses à deux niveaux, dont le premier sert souvent de garage. Maisons éclairées, chacune sa couleur et, dans les rues adjacentes, qui descendent elles aussi - je marche comme sur l'arête centrale d'un poisson - d'autres maisons, petites, humaines, tendres, avec un bout ridicule de jardin. En réalité, quelques herbes sur 2 m<sup>2</sup> et un semblant d'arbre dont les branches basses portent tout ce qu'il faut pour que l'oiseau de passage s'aiguise le bec, se rince le gosier, s'éclaircisse la voix en piquant un bout de beurre rance, hors de portée des gros corbeaux avides. Tokyo manque d'espaces verts, dit-on ? Que l'on vienne voir ces recoins où poussent sans grandir, car on les coupe sans cesse, toutes les sortes possibles de végétaux à l'ombre d'une porte ou dans l'encadrement d'une fenêtre à guichet. Passé devant un *Pizza Hut*, puis un pub irlandais - *Irishmore* - où quelques Japonais attablés - pas un Irlandais, bien entendu - boivent avec conscience leur bière Guinness devant un mur de whiskies d'Irlande. Au coin, tourner à gauche. Repère facile, deux boutiques face à face, *Usine a gateau* (sic) et *Bisogno trattoria*, aussi vides d'Européens que possible. Descente encore jusqu'à un boulevard éclairé. Au coin, un *Am/Pm* (matin/après-midi) bleu et rouge et surtout, surtout, un oranger en pleine terre qui porte toutes ses oranges au milieu des milliers de voitures qui passent. Comment fait-il ? Ce coin soudain d'Italie - kennst du das Land wo die Zitronen blühen ? - cet arbre incongru, c'est toute l'Ombrie qui saute à la mémoire, les plus beaux paysages ruraux du monde, c'est Palerme, et Noto, et Syracuse... mais qu'il est loin le pays où fleurit l'oranger ! Et si près cependant ! Merci, arbre, d'être là et de résister. Je te retrouverai, bien que tu ne sois pour le moment qu'un repère. Peu de rues à Tokyo portent un nom, en tout cas en caractères lisibles pour un Européen. Tourner à gauche, grande avenue, boutiques, lumières, phares, cyclistes sur les trottoirs, hommes et femmes qui surgissent sans bruit du noir et filent comme des anguilles. Gare au piéton qui change de file impromptu. Arriver au canal, passer le pont, tourner à droite, sous l'autoroute urbaine qui fait circuler les camions dans les deux sens vingt mètres sur ma tête. Grondements. Marcher jusqu'au P24 jaune (parking ouvert jour et nuit = P24). Tourner à gauche, traverser en attendant strictement le feu vert. C'est pire qu'en Suisse, cette immobilité de la masse piétonne au feu rouge. Monter la ruelle - l'autre berge du canal, bien sûr. Tourner à droite devant une rotonde illuminée. Monter encore. Un flic, deux aides diplomates, montrer l'invitation, contrôle à l'entrée du bâtiment, prise de badge, poignée de main du ministre conseiller et de l'ambassadrice, l'ambassadeur est à Paris.

Et la splendeur, soudain, d'un grand jardin japonais aux lanternes tamisées, aux allées qui crissent, aux bosquets bordés de massifs de fleurs. Un lieu d'oubli. J'y erre un peu longtemps. Où sont les autres invités ? Des lumières crues, salle de réception, flûte à champagne, discours, petits fours. J'échappe à la foule. Dans l'embrasure des fenêtres, de grands pots vernissés portent de superbes orchidées en grappe, comme je n'en ai jamais vu. Une rouge, plus loin une blanche. Je m'approche de la rouge, l'effleure des doigts, lui parle tout doucement comme il faut faire aux orchidées et aux fleurs en général. Sûr : elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle. Il fait si doux ce soir, sur la fenêtre, juste entre pièce claire et jardin noir, entre effluves de vin et parfums de bois tendre, parmi les remous de la brise de mer (Tokyo est un port et, en ce lieu précis, nous sommes sur plusieurs échelles d'interfaces, s'pas ?). Un vieux Japonais tout ridé, prof. à Waseda, s'est glissé jusqu'à moi par surprise. « Vous aimez les orchidées ? C'est si rare ! ». Et le voilà parti dans un discours amoureux et qui dure et qui dure... il en oublie même de regarder la fleur. Ah, les parleurs ! J'opine, puis il me lasse. L'orchidée s'ennuie, se rétracte, enfin il me semble. « Mais si tu ne la touches pas,

au moins regarde-la », je peste in petto. Il m'ennuie vraiment. Tant pis. Adieu l'orchidée ! En avant dans les rues, gauche, droite, gauche, droite, comme dans un slalom en fin de chamois. S'agit pas de manquer une porte. Où dormirais-je alors, dans ce dédale ?

Le colloque enfin, qu'en dire ? Un beau titre, à suivre et approfondir : *Vers de nouvelles cartes du monde*. Un sentiment général : le Japon est à l'est de l'Est et en même temps à l'ouest de l'Ouest. Position inconfortable. Pas seulement parce qu'il est toujours à la marge. Parce qu'il est culturellement chinois par sa base et américain par le sommet. Non seulement situé entre l'arbre et l'écorce, mais lui-même à la fois arbre et écorce et donc, de l'intérieur comme de l'extérieur, tiré à hue (=droite) et à dia (=gauche). Trop riche pour avoir bonne conscience, trop proche des pauvres pour ne pas les mépriser. Trop marqué par l'erreur géopolitique géante que fut l'invention avant-guerre de la notion de « sphère de prospérité » asiatique, version orientale de la « théorie » de l'espace vital. Seule vraie victime de la brutalité américaine (deux bombes atomiques, quand même !) et soixante ans plus tard encore sous la tutelle sourcilleuse de cette même Amérique qui l'a bombardé de démocratie ! Alors que l'Allemagne, grâce à la France et à quelques autres, a réussi dans le même temps à se dédouaner du nazisme et du communisme à la fois ! Constat un peu désabusé : il est dur d'évoluer sans voisin qui vous comprend, prend part à vos peines et fait assez d'erreurs pour que vous réfléchissiez aux vôtres. Pour le reste, il faudrait lire les exposés des savants.

Pierre Gentelle